11e Année N° 6 15 Mars 1892

MON JOURNAL

RECUEIL MENSUEL
POUR LES ENFANTS DE CINQ A DIX ANS

Un numéro le 15 de chaque mois : 15 centimes. — Douze numéros par an : France, 1 fr. 80 ; Étranger, 2 fr. 25



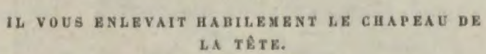
« EH BIEN, QU'EST-CE QUI VOUS PREND DONC, MONSIEUR PISTACHE?... »

LA CONSIGNE DE PISTACHE

Ah! c'était un joli et crâne chien que Pistache!

Aussi noir qu'une taupe, aussi frisé qu'un mérinos, je vois encore ses manchettes élégantes, sa fière moustache et surtout son abondante crinière qui ne contribuait point peu à lui donner une réelle apparence de lion.

On vante la propreté de l'hermine, la vivacité de l'écureuil, la souplesse du singe, la docilité du mouton et, dans Pistache, à propos de ces quatre précieuses qualités réunies, il y avait tout à la fois du mouton, du singe, de l'écureuil et de l'hermine.



IL VOUS ENLEVAIT HABILEMENT LE CHAPEAU DE LA TÊTE.

Quoiqu'il eût un penchant très prononcé pour les os de gibier et les sucreries, même après un long jeûne et à moins d'y avoir été autorisé par le regard, par le geste ou par la parole d'un de ses maîtres, le discret caniche serait plutôt mort dix fois de faim que d'en avoir effleuré la moindre bribe.

Avait-on idée d'un vétéran plus rompu à la discipline que lui-même? Au moindre appel, il accourait. Au moindre signe, il obéissait.

« J'ai chaud », lui disait-on, et l'animal, sans vous toucher, sautait en l'air et vous enlevait habilement le chapeau de la tête, après l'avoir saisi par le bord avec ses dents.

« J'ai perdu, j'ai perdu », ajoutait-on, et il partait flairant, cherchant, rétrogradant et ne reparaissait, neuf fois sur dix, qu'avec l'objet que l'on avait eu la précaution de laisser tomber auparavant sur le chemin.

Et quelle série d'exercices variés n'accomplissait-il pas, à faire se dépiter le plus célèbre des clowns!

C'était donc réellement un joli et crâne chien que Pistache.

De ses trois maîtres, M. Marius Sirven père, Mme Antoinette Sirven

mère et M. Arthur Sirven fils, que je vous fasse connaître au moins ce dernier.

Arthur donc était un garçon âgé de douze ans, grand pour son âge, très éveillé, d'un extérieur agréable, doué de qualités excellentes; mais....

Quoi donc?

Mais désobéissant au delà de toute mesure. Ce qu'il y avait en cela de plus terrible, c'est que cette désobéissance existait beaucoup plus dans le fond que dans la forme. Commandait-on? « Oui, papa », ou bien « Oui, maman », répondait-il sur un ton de politesse et de soumission incontestables; mais quant à se conformer à l'ordre donné, ou il passait outre, ou, ajournant et temporisant sans fin, il ne se décidait à obéir que lorsqu'il n'y avait nul moyen de reculer.

Son père, qui avait longtemps compté le voir un jour ou l'autre se corriger de ce détestable défaut, mais qui, revenu peu à peu de son illusion, commençait à craindre, au contraire, que le mal n'empirât et ne s'enracinât dans des proportions alarmantes; son père, dis-je, à bout d'espoir et de patience, résolut de profiter de la première occasion offerte, pour user avec énergie et pour sévir efficacement.

IL NE LACHA LE VIOLON QU'UNE HEURE ET DEMIE APRÈS.

C'était un mercredi soir et la veille à la fois d'un congé et d'une grande fête de famille, et comme, à cause des nombreux amis attendus ainsi que des préparatifs à faire pour bien les recevoir, il deviendrait difficile, pour ne pas dire impossible, à Arthur de se livrer à l'étude :

« Mon garçon, lui dit son père dès son retour de l'école, va goûter et, aussitôt fini, ne manque pas d'expédier tes devoirs et d'étudier tes leçons, afin de te ménager la journée entière de demain.

— Oui, papa, j'y vais de suite », répondit Arthur.

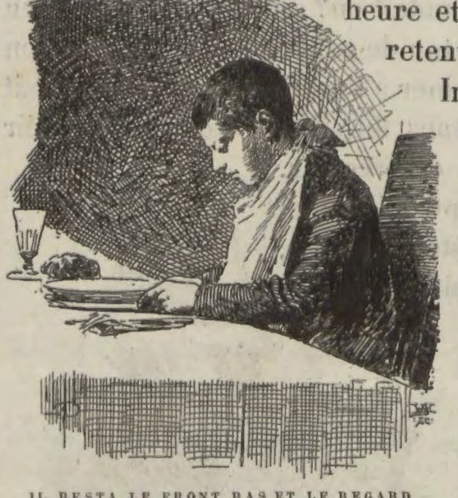
Une heure après, le père et le fils s'étant retrouvés l'un près de l'autre : « Eh bien, mon ami, songes-tu à ta besogne?

— Oui, papa. Je cours m'en occuper à l'instant même. »

Cinq minutes plus tard, Arthur entrait dans sa chambre avec le désir bien prononcé d'accomplir sa tâche.

Malheureusement, sur une chaise, juste en face de lui, la caisse de son violon était ouverte et, tout à côté, son morceau de musique à l'étude était étalé sur un pupitre.

Cela fut cause qu'au lieu de prendre le porte-plume, il saisit l'archet et que l'ayant fait avec l'intention de n'exécuter qu'une ritournelle ou deux, il ne le lâcha cependant qu'une heure et demie après et alors que la cloche retentissait pour le dîner.



IL RESTA LE FRONT BAS ET LE REGARD FIXÉ SUR SON ASSIETTE

Interrogé de nouveau par son père, l'enfant avoua que la musique lui avait fait oublier la grammaire, mais qu'il se lèverait le lendemain de très bonne heure et s'acquitterait sûrement de son devoir.

Il mangea de bon appétit, se coucha content, fit de beaux rêves et ne s'éveilla qu'à huit heures. Il n'en fut pas de la matinée autrement qu'il en avait été de la précédente veille, de sorte que, quand midi sonna et que, se trouvant de nouveau à table, Arthur fut interrogé par son père, il dut convenir que son travail en était toujours au même point.

« Au premier mot, sans doute?

— Oui, papa, au commencement. »

L'enfant, qui s'attendait à des reproches très mérités, resta d'abord le front bas et le regard fixé sur l'assiette. Mais, quand il s'aperçut que la bourrasque attendue n'éclatait point et qu'il n'y avait nulle conséquence grave à redouter, dans le double but de donner le change et d'attirer sur lui l'inépuisable trésor des indulgences paternelles, il s'efforça d'être encore bien plus poli, prévenant et affectueux que d'habitude.

Au dessert il fut charmant et se complut dans la longue énumération des plaisirs promis; en savoura, par la pensée, les prémices et échafauda rêves sur rêves.

Pendant ce temps, Pistache, à qui le groom de service avait reçu l'ordre de donner les os d'un faisan qui avait figuré sur la table, était

commodément accroupi dans un angle de la salle et c'était avec des frémissements de convoitise dans les narines et avec des yeux mi-clos de plaisir qu'il s'approchait des reliefs.

Comme il les prenait l'un après l'autre délicatement, ces os tendres, succulents et parfumés ! comme il les cassait onctueusement et s'en repaissait avec délices !

Et ne fut-ce pas en ce même moment que, plein de joie débordante et impatient de livrer carrière à la fièvre d'activité qui le dévorait, Arthur appela Pistache?

Quoi donc d'étonnant que celui-ci feignît de ne pas entendre et, au lieu d'obéir, enfonçât son museau dans la sébile?

« Ici, Pistache », répéta son jeune maître.

A cette nouvelle injonction quoique intempestive et après un long regard de regret vers son festin abandonné, la pauvre bête s'avança avec humilité et en rampant jusqu'à mi-chemin de celui qui l'appelait.

« Qu'est-ce à dire? reprit Arthur sur un ton sévère et menaçant. En voilà une drôle de conduite ! Depuis quand fait-on la sourde oreille au commandement et n'obéit-on plus au premier mot? Sur votre derrière tout de suite et attention.

« Têêête droit'. Têêête gauche. Fixe.

« Eh bien, qu'est-ce qui vous prend donc, monsieur Pistache, de porter vos yeux à droite après le commandement de fixe? Ah oui, les os de faisan, n'est-ce pas?

« Prenez-y garde, monsieur. Encore un oubli pareil, et on les jettera dehors, ces maudits os. Et ce sera maître Gripette, le chat, qui les mangera à votre place. Et bien sera fait pour lui et tant pis pour vous. Avez-vous compris? Attention donc.



« ET, POUR FINIR, A LA SALLE DE POLICE. »

« Trois pas en avant, partez du pied gauche, 'arrrche. Demi-tour à droite, droit'. Demi-tour à gauche, gauche. Fixe.

« Encore les yeux à droite? C'est trop fort! On y tient donc beaucoup à ces satanés os? Et vous croyez que l'on ne sera pas de parole? Vous

allez voir. Une, deux et trois. Les voilà, pour commencer, par la fenêtre. Et, quant à vous, pour finir, à la salle de police. »

Et joignant l'exécution à la menace, Arthur prend le délinquant par l'anneau du collier et l'emmène tambour battant au chenil où il le consigna pendant trois heures. Comme l'enfant reparaît :

« As-tu fait remise de sa punition à Pistache? lui demande son père.

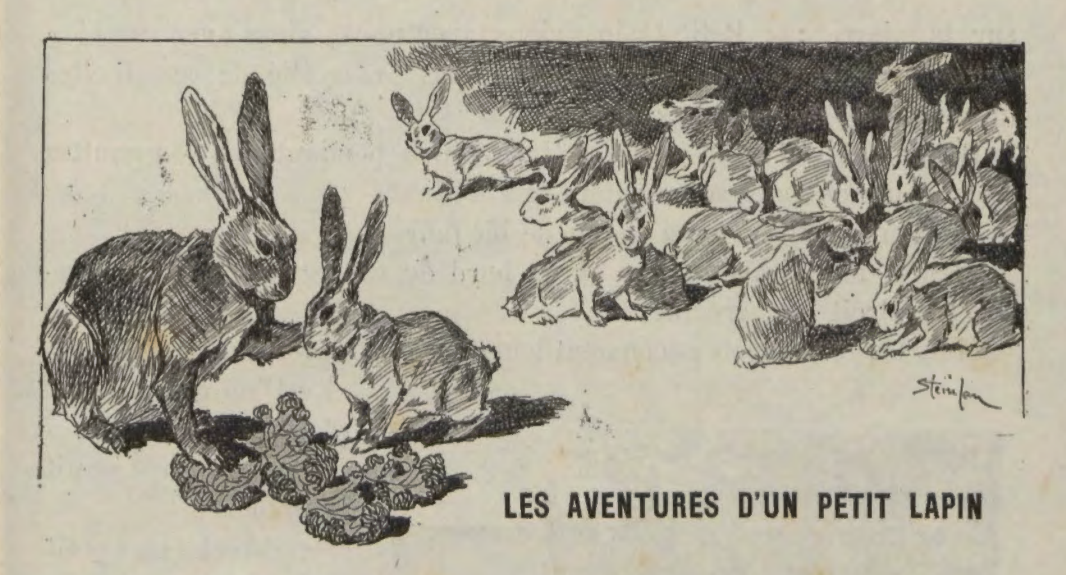
— Il n'y a pas de danger, répond Arthur. Le meilleur moyen d'empêcher qu'il ne désobéisse une seconde fois, c'est de se montrer inflexible dès la première infraction. — Es-tu aussi sûr que cela de l'efficacité du remède? — Parfaitement, papa. — En ce cas tu as très bien fait. Mais à propos, et de ton devoir qu'en penses-tu? — Moi? — Oui, toi-même? — Que je m'en acquitterai sans faute demain matin.

— Ou jamais. Plaisantes-tu? Combien de fois, depuis hier, ne m'as-tu pas désobéi? Or, si le pauvre Pistache a si justement mérité d'être puni pour une première faute, quel châtiment, en comparaison, n'as-tu pas encouru? Trouve donc bon, puisque tu as découvert un si bon remède, que je te le prescrive à ton tour. Tu vas gagner ta chambre sur l'heure et tu y resteras consigné jusqu'à demain; en second lieu, de même que les os de Pistache ont été alloués à Gripette, de même ta place à la fête de ce soir sera donnée à Mathieu, ton frère de lait, qui, lui, obéit toujours gentiment et sans différer.

« Allons, mon bon ami, oblique à gauche et, vers le violon, en avant 'arrrche. »

Adrien Pagès.





LES AVENTURES D'UN PETIT LAPIN

I

Au temps où les bêtes parlaient, une maman lapine élevait dans son terrier beaucoup de petits lapins. Mais le trou était étroit et la famille si nombreuse qu'un jour la maman lapine dit au plus grand de ses enfants :

« Roussot (on l'appelait Roussot à cause d'une oreille qu'il avait rousse, comme sont les châtaignes mûres en automne), te voilà grand, mon Roussot, il faut laisser la place à tes petits frères et t'en aller chercher fortune. Pars maintenant. Emporte ces feuilles de chou que j'ai arrachées pour toi. »

Alors, pour ne pas laisser voir qu'elle était triste, la maman lapine tourna le dos et eut l'air bien occupée de ses autres enfants.

Roussot, qui devinait sa peine et ne voulait pas l'augmenter, fit un petit paquet des feuilles de chou, le mit sur son épaule et sortit sans dire mot.

Il était un peu simple d'esprit, mais si bon, si bon, qu'il n'aurait pas voulu chagriner une fleur.

Roussot suivit la lisière du champ où il était né; il aurait bien voulu se creuser un trou près du terrier et il avisa un endroit frais, où était une source.

Là, des gouttes d'eau se poussaient, pour sortir plus vite du creux de mousse, et sautaient les unes par-dessus les autres, puis chantaient

sur la pierre : « Petit lapin, viens avec nous, viens avec nous! » si vite, si vite, qu'il ne comprenait pas la moitié de ce qu'elles disaient.

Roussot en fut tout étourdi. Il se sauva pendant que les gouttes d'eau continuaient à se culbuter, en babillant.

Plus loin, il vit un beau champ de blé mûr.

« Si je me faisais un trou sur le bord de ce champ? pensa Roussot. L'endroit est agréable. »

Mais les grands épis penchaient leur tête en murmurant :

« D'où venez-vous? d'où venez-vous?... »



« C'EST LA QUE JE VAIS M'ARRÊTER. »

Roussot se sentit intimidé.

« Voici un petit lapin qui n'a pas l'air heureux, dit un bluet.

— Alors, je l'aime, ajouta une marguerite.

— Y pensez-vous? Chacun pour soi, repartit une nielle.

— Eh, l'ami! où vas-tu en si riche équipage? cria un coquelicot. Es-tu le roi des lapins de choux? »

Roussot fut consterné : « Je ne veux pas demeurer là, pensa-t-il. La nielle est méchante et le coquelicot insolent. »

A quelques pas plus loin, une haie sentait bon, ce qui lui donna le désir de se fixer en cet endroit.

Mais un merle l'habitait, qui se mit à siffler très fort et à battre des ailes dans l'aubépine, si bien que des fleurs blanches tombèrent en se plaignant. — Roussot s'en alla.

Vers le soir, enfin, il trouva une lande couverte de broussailles; elle s'étendait loin, bien loin jusqu'à une colline sur laquelle le ciel paraissait en feu.

« C'est là que je vais m'arrêter », dit Roussot.

Il creusa donc un trou sous un gros pied de genêt, brouta son chou et s'endormit.

Le lendemain matin et les jours qui suivirent le petit lapin agrandit sa demeure. Son travail fait, il se reposait en regardant le soleil et en écoutant les grosses mouches qui bourdonnaient dans les bruyères.

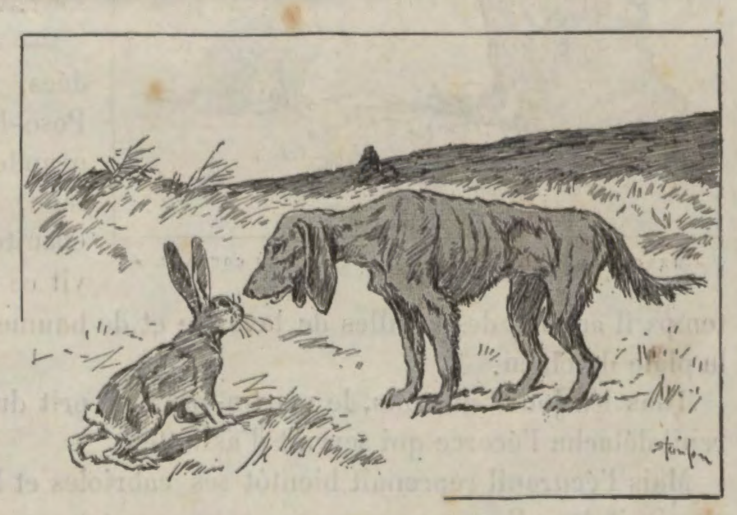
II

Une après-midi qu'il sommeillait, Roussot fut éveillé en sursaut, puis resta si tremblant qu'il ne put, d'un bon moment, savoir ce qui lui avait fait peur.

Quand il put écouter, il entendit des appels plaintifs : « Au secours! Au secours! Je suis bien malheureux. »

Comme la voix était faible, Roussot se rassura. Peu à peu, il regarda d'un œil à travers le genêt, puis des deux yeux, et il vit un pauvre chien, si maigre, qu'on pouvait compter ses os. Il avait aussi une longue plaie, tout le long du corps.

Il geignait tant, et se traînait si péniblement, que Roussot en eut pitié. Par petits bonds, il s'approcha du chien.



« TU SOUFFRES? » LUI DEMANDA-T-IL.

« Tu souffres? lui demanda-t-il.

— Je vais mourir, répondit le chien. On m'appelait Blanchet. Je suis tombé malade; mon maître m'a chassé, et je n'ai plus la force de chercher ma nourriture. Voici deux jours que je n'ai rien mangé. »

Il ne put rien ajouter de plus.

Roussot ne fit pas de réflexions; il n'était pas bavard.

Gagnant le bois voisin, il alla vers un écureuil de ses amis, qui était perché sur la branche basse d'un hêtre.

« Mon cousin, toi qui es habile, fais-moi trouver de quoi nourrir un pauvre chien malade.

— C'est bien facile », dit l'écureuil.

Il sauta par terre et courut à la rivière qui coulait tout près.

« Veux-tu me pêcher du poisson? » cria-t-il à un martin-pêcheur.



« MERCI, MON AMI, TU M'AS GUÉRI ET RENDU COURAGE. »

Pour toute réponse, l'oiseau plongea et revint avec une tanche superbe, puis avec une autre et une troisième.

« Merci, mes bons amis, dit Roussot. Trouvez-m'en autant pour demain. Mais comment emporter tout ce poisson?...

— Tu n'as pas d'idées, dit l'écureuil. Pose-le sur une de ces grandes écorces de platane, que tu traîneras ensuite. » Roussot suivit ce conseil; en même temps il cueillit des feuilles de lavande et de baume, pour mettre sur la plaie du chien.

Tous les jours suivants, le martin-pêcheur prit du poisson et l'écureuil détacha l'écorce qui servait d'assiette.

Mais l'écureuil reprenait bientôt ses cabrioles et le martin-pêcheur se mirait dans l'eau.

Roussot, qui n'avait pourtant pas l'esprit de ses amis, Roussot tenait fidèle compagnie au malade, l'amusant par ses récits quand il était éveillé, écartant les mouches quand il dormait.

Et il se disait :

« Blanchet mange bien; sa plaie guérit; mais il reste triste, parce que son maître, qui l'aimait, l'a chassé.

« Il faut que je le guérisse aussi de ce chagrin. Mais comment? »

Le petit lapin tourna et retourna cette idée dans sa tête; et comme il ne trouvait pas de paroles assez bonnes à son gré pour consoler Blanchet, il redoublait de soins et de tendresse. Un jour enfin, Blanchet lui dit : « Merci, mon ami, tu m'as guéri et rendu courage. Je me sens fort. Je vais retourner chez mon maître. » Et le chien partit.

III

L'automne était venu. Les genêts avaient tant de fleurs que la lande paraissait couverte de papillons jaunes.

Roussot se trouvait heureux de vivre et de courir au milieu de ces fleurs qui sentaient le miel et le regardaient gaiement.

Il était si content qu'il partit un jour pour une promenade bien longue, bien longue, et il s'égara.

Pauvre Roussot ! il trotta longtemps et ne trouva que des bois, et encore des bois. Sa lande, où était-elle? Or, le soir, comme il prenait haleine et pensait tristement, un bruit dans le fourré, puis un coup de fusil lui firent faire un bond si haut, qu'on ne le croirait jamais.



UNE LANGUE BIEN DOUCE LÉCHAIT SA PATTE BLESSÉE.

Roussot voulut se sauver. Mais il s'embarrassa dans les broussailles; et puis, il ne savait pas bien de quel côté venait le danger. Un deuxième coup de fusil se fit entendre. Roussot ne sauta point, cette fois.

Il sentit une vive douleur à la patte et s'évanouit au moment où une grosse voix d'homme criait : « Apporte, Blanchet, apporte! »

Oui, c'était Blanchet avec son maître; comme un bon chien de chasse, il s'élança vers le lapin blessé, puis s'arrêta soudain.

Quoi? Roussot? Roussot blessé. Et ce serait Blanchet qui le livrerait à son maître? Non! Non! Bien au contraire, il le sauverait comme jadis le lapin avait fait pour lui.

Il saisit son ami dans sa gueule, puis se mit à courir longtemps et si fort que les arbres n'en revenaient pas. . . . .

Quand Roussot se réveilla, il était dans la lande, auprès de son terrier, sous les genêts fleuris, et une langue bien douce léchait sa patte blessée, qui ne lui faisait presque plus mal.

« Blanchet, Blanchet! Est-ce vraiment toi?

« Je croyais être dans un grand bois, bien loin....

— Oui, dirent les genêts, hier soir Blanchet a rapporté son ami Roussot, il l'a couché sur la mousse, il a veillé auprès de lui, il l'a guéri....

— Et il ne le quittera jamais plus! acheva Blanchet en serrant contre lui son cher petit lapin frémissant de joie.

« On languit trop, loin de ses amis! »

L. C.



COLIN-MAILLARD A LA SILHOUETTE

(JEU POUR L'HIVER).

Colin-Maillard n'a pas les yeux bandés, il doit même les ouvrir fort bien; on dispose un drap, comme pour la lanterne magique, et il s'assied devant sur un tabouret bas. A quelque distance derrière lui on place une bougie allumée ou une lampe sans abat-jour; alors, toute autre lumière étant éteinte, les joueurs défilent lentement entre la

bougie et Colin-Maillard (à qui il est expressément défendu de tourner la tête), l'ombre de chacun se projette naturellement sur le linge et Colin-Maillard les nomme de son mieux au passage. Toute erreur ou un certain nombre fixé d'avance, trois par exemple, lui coûte un gage ; si, au contraire, il devine juste, c'est le joueur découvert qui est à l'amende et qui devient le Colin-Maillard.

Il est, en général, permis de déguiser sa tournure, sa taille, sa démarche, pourvu qu'on n'ait pas recours à des vêtements étrangers ; ainsi on peut gonfler les joues, pencher la tête, sautiller, etc.

H. S. B.

CHARADE EN ACTION[1]

CHA–RI–TÉ

TABLEAU I. — Cha=chat. — Scène du Chat-Botté ; par exemple, celle où le troisième fils quitte le moulin, son chat miaulant sur son dos, dans un sac. Deux personnages : *le jeune meunier*, en costume misérable ou non, mais tout couvert de farine ; *le chat*, dont la tête seule sort du sac, tête recouverte d'une feuille de ouate pour figurer la fourrure, moustaches représentées par une touffe de paille de balai, tenue entre les lèvres.

TABLEAU II. — Ri=riz. — Chinois ou Chinoises mangeant avec des bâtonnets du riz réel ou fictif. — Quatre ou cinq personnages, assis par terre, drapés dans des étoffes quelconques et coiffés en Célestes : pour les Chinois, la calotte noire d'où sort la queue de ruban noir tressé ; pour les Chinoises, les cheveux tordus en coques au sommet de la tête et fixés par des aiguilles à tricoter.

TABLEAU III. — Té=thé. — Encore un Chinois qui se promène gravement, ume boîte à thé dans les bras.

TABLEAU FINAL. — Cha-ri-té. — Deux mendiants demandent l'aumône à des promeneurs qui la leur font, — ou bien, ce qui est une meilleure forme de la charité : quelqu'un apportant dans un pauvre intérieur des aliments et des vêtements.

S. B.

1. Voir le dernier numéro de *Mon Journal*, p. 75.

LA PREMIÈRE PÊCHE



Ce sont deux bien bonnes petites sœurs que Marie et Marguerite, et qui s'aiment de tout leur cœur.

Autant Marie est brune, autant Marguerite est blonde; elles forment le plus joli trio qu'on puisse s'imaginer lorsqu'on les voit trottiner dans la rue accompagnées de leur maman, veuve hélas depuis longtemps, car ce sont trois inséparables : jamais Marguerite ne voudrait quitter Marie, et Marie à son tour ne peut faire un pas sans tenir sa menotte bien serrée dans celle de sa mère.

Or, depuis quelques jours, Marie, avec des ruses sans pareilles, tâchait de s'esquiver afin de courir au jardin et d'y voir.... Quoi? c'était là un grand secret, une surprise qu'elle voulait faire à sa petite Lite. Elle avait remarqué dans son petit jardin une pêche qui commençait à mûrir et, matin et soir, elle voulait aller constater les progrès de la pêche et s'assurer qu'une vilaine limace ne venait pas ravir ou endommager le fruit qu'elle réservait si précieusement pour sa sœur.

Enfin la pêche est à point! et d'un aspect si appétissant, avec une peau si veloutée!

Avec mille précautions Marie la cueille, la rapporte sur une belle feuille de vigne et la dépose bien en évidence sur l'assiette de Marguerite.

Quelle bonne surprise elle va avoir!

« Le souper est servi », annonce la

A. Hobquli



vieille bonne Françoise, et tout le monde passe à la salle à manger.

Marguerite pousse une exclamation joyeuse : « Une pêche !... déjà une pêche! »

Les yeux de Marie brillent à la pensée du plaisir qu'elle a procuré à sa sœur.

Mais déjà le visage de Marguerite s'est un peu rembruni : « Tu n'en as pas, Marie?

—Non, ma Lite, c'est la première que j'ai cueillie pour toi sur l'arbre de mon petit jardin.

— Eh bien alors, nous allons partager.

— Partager.... Oh non! mange-la toute seule pour me rendre bien contente. »

Marguerite ne semble plus pressée du tout de savourer le fruit nouveau. Marie n'en a point.... Son plaisir est à moitié envolé.

Tout à coup une idée lui arrive.

« Oui, c'est cela, je vais laisser la pêche bien enveloppée dans la feuille jusqu'à ce qu'il y en ait une deuxième de mûre, et nous en aurons chacune une.

— Laisser ma pêche,... mais si elle se gâtait!

— Eh bien! j'aime autant que de la manger seule. »

La maman assiste à ce débat en souriant : « Qui donc serait heureuse s'il y avait une seconde pêche toute pareille à la première? » demande-t-elle.

Et dans sa main, cachée jusque-là, elle laisse voir un autre fruit, aussi velouté, aussi appétissant.

Dire la plus joyeuse de Marie ou de Marguerite serait chose difficile; mais je suis sûre que la maman était encore la plus contente des trois en voyant le bon cœur de ses deux petites filles.

J. Stanis.

HISTOIRE SANS PAROLES



Mes petits amis, regardez bien cette histoire sans paroles; j'espère qu'elle vous amusera beaucoup et qu'un grand nombre d'entre vous me la raconteront. Les copies seront reçues jusqu'au 20 avril, dernier délai; bien mettre son adresse et joindre une bande du journal.